

PHILIPPE DELERM

**Le trottoir
au soleil**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES (prix Grandgousier 1997), (collection L'Arpenteur).

LA SIESTE ASSASSINÉE (collection L'Arpenteur; Folio n° 4212).

LA BULLE DE TIEPOLO (collection Blanche; Folio n° 4562).

DICKENS, BARBE À PAPA ET AUTRES NOURRITURES DÉLECTABLES (collection L'Arpenteur; Folio n° 4696).

Dans la collection Écoutez lire

LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES (2 CD).

DICKENS, BARBE À PAPA ET AUTRES NOURRITURES DÉLECTABLES (1 CD).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

ELLE S'APPELAIT MARINE (Folio junior n° 901). Illustrations in-texte de Martine Delerm. Couverture illustrée par Georges Lemoine.

EN PLEINE LUCARNE (Folio junior n° 1215). Illustrations de Jean-Claude Götting.

CE VOYAGE (collection Scripto).

Aux Éditions du Mercure de France

IL AVAIT PLU TOUT LE DIMANCHE (Folio n° 3309).

MONSIEUR SPITZWEIG S'ÉCHAPPE (Petit Mercure).

MAINTENANT, FOUTEZ-MOI LA PAIX ! (Folio n° 4942).

QUELQUE CHOSE EN LUI DE BARTLEBY

Suite des œuvres de Philippe Delerm en fin de volume

LE TROTTOIR AU SOLEIL

PHILIPPE DELERM

LE TROTTOIR
AU SOLEIL

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.*

*Je prends le plus souvent
Le trottoir au soleil.
J'y pense en traversant la rue
pour quitter l'ombre
rejoindre de l'autre côté mon ombre
qui maintenant me suit.*

FRANÇOIS DE CORNIÈRE

Paris Saint-Lazare
deux kilomètres

Le train navigue vers Saint-Lazare. On ne peut pas dire qu'il y ait une attente, un désir. L'approche de Saint-Lazare marque pourtant l'idée d'un accomplissement, même si le programme qui vous attend n'a rien d'extraordinaire. Surtout, il semble qu'on se soit toujours approché de Saint-Lazare, un peu comme la flèche de Zénon, sans jamais atteindre le but. On franchit le pont d'Asnières. À droite, en contrebas, c'était autrefois la piscine, un rectangle bleu, une soif qu'on n'étancherait jamais. Au passage, bien trop vite, l'éclaboussure et la confusion — pas le temps de s'intéresser aux mouvements d'un seul nageur, juste l'idée du plaisir des autres, une effervescence insolente, un défi. Puis la piscine ferme, le rectangle se vide, on distingue bien le mouvement du fond, la

descente progressive du sol carrelé, une sensation de grand silence — ce n'est pas la proximité du cimetière, mais ce rectangle creux, qui donne une idée de la mort. Beaucoup plus tard, l'espace est remplacé par une zone de jeux, piste vallonnée de planche à roulettes, une initiative un peu poussive pour essayer de dire qu'il peut y avoir autre chose, au-delà de l'avant et de l'après.

Asnières, Clichy-Levallois, Pont-Cardinet, des murs très hauts juste en dessous du jardin des Batignolles, et sur le sombre, en lettres rouges sur fond blanc, « Paris Saint-Lazare 2 km ». Un peu plus tôt, on n'avait pas manqué le premier signe « Paris Saint-Lazare 5 km ». Pour faire patienter les voyageurs? Plutôt pour multiplier cette lenteur progressive du train qui ballotte au presque ralenti. On est allé longtemps vers Saint-Lazare en omnibus, puis en train régional. Quelles que soient les conditions du voyage, debout, plus ou moins confortablement assis, il y a cet alentissement, juste avant de toucher au port, et la décantation de cette opération mentale. On est du côté de Saint-Lazare. On pourrait être du côté de Montparnasse, ou de la gare du Nord. Les destins sont différents, bien sûr, on ne se croise pas.

Suspendue dans l'espace et le temps flotte pourtant cette proximité latente. Chaque homme reste une île, en apparence. Mais des immeubles, des pans de rues, des publicités délavées, des néons rougeoyants se sont imprimés dans les corps, dans les têtes. Cela s'est fait avec une indifférence affectée, le regard morne, que l'on soit amoureux en attente d'un rendez-vous salle des pas perdus, secrétaire de direction, employé de banque. L'accostage à Paris est une fausse délivrance, même si la marche vive veut donner le change sur le quai. On a beaucoup simulé dans la neutralité. Car il y a une satisfaction profonde et cachée, presque un meilleur bonheur à faire partie du voyage, à croiser infiniment vers Paris capitale, à n'atteindre jamais le but. À être dans la vie.

21 mars : le printemps, l'équinoxe. On guette chaque signe de l'allongement des jours. L'année se met à dévaler, tout s'accélère. On file vers l'été. Après le 21 juin, déjà, les jours commencent à raccourcir. On s'en amuse, parce que bien sûr les meilleurs mois d'été sont encore à venir, les déambulations dans les rues chaudes, les repas aux terrasses, aux bougies dans les jardins.

— Quand même, lance toujours quelqu'un, soulevant autour de lui une réprobation agacée, quand même, les soirées sont déjà moins longues...

À soixante ans on a franchi depuis longtemps le solstice d'été. Il y aura encore de jolis soirs, des amis, des enfances, des choses à espérer. Mais c'est ainsi : on est sûr d'avoir franchi le solstice. C'est peut-être un bon

moment pour essayer de garder le meilleur : une goutte de nostalgie s'infiltrer au cœur de chaque sensation pour la rendre plus durable et menacée. Alors rester léger dans les instants, avec les mots. Le solstice d'été est peut-être déjà l'été indien, et le doute envahit les saisons, les couleurs. Le temps n'est pas à jouer ; il n'y a pas de temps à perdre.

Avec les mots rester solaire. Je sais ce qu'on peut dire à ce sujet : l'essentiel est dans l'ombre, le mystère, le cheminement nocturne. Et puis comment être solaire quand l'humanité souffre partout, quand la douleur physique et morale, la violence, la guerre recouvrent tout ? Eh bien peut-être rester solaire à cause de tout cela. Constat, dénoncer sont des tâches essentielles. Mais dire qu'autre chose est possible, ici. Plus les jours passent et plus j'ai envie de guetter la lumière, à plus forte raison si elle s'ame- nuise. Rester du côté du soleil.

Je peux vous faire à dîner

Tout à fait au sud du Puy-de-Dôme, un tout petit village. Dore-l'Église. Le portail roman, très bas, très arrondi, est connu, mais aucun risque d'être troublé par des touristes, même en plein cœur du mois d'août. On arrive là en fin d'après-midi, on fait une grande balade autour des champs qui encerclent le hameau. Le soleil commence à fléchir quand on revient vers la voiture. Il y a une petite terrasse de café. On ne résiste pas au plaisir de s'y installer. Aucun autre consommateur. Comme personne ne vient prendre la commande on se lève et, juste à ce moment, une femme d'un certain âge ouvre la porte et s'approche. Pas de pression, bien sûr, mais un quart Perrier et une bière en bouteille. Un commentaire sur la chaleur, sans plus, par politesse réci-

proque, et pour gagner le droit de s'installer un bon moment. Rien de bien nouveau ni d'étonnant, mais assez vite une volupté particulière à se lover dans le silence. C'est la lumière qui s'instille, coulée de miel engourdissante. Sur les champs alentour, en nuances peu à peu fondues, comme si chacun d'eux opposait un désir de singularité qui bientôt s'ensommeille. Sur l'église surtout, d'or l'église, un or mat qui si tranquillement va pénétrer la pierre avec le soir qui vient. Le portail tout en douceur naïve se détache. L'unité de la lumière en souligne la ronde perfection. Il semble flotter, suspendu, et prendre curieusement du relief en proportion inverse de son manque d'ostentation.

La lumière est en vous aussi. Chaque seconde qui passe vous rive davantage à ce miracle. Un soir d'été. Comment partir? Aucune affichette, aucun menu sur les vitres du café. Quand la patronne vient ramasser les verres, vous osez pourtant tenter comme une chance infime cette question que vous posez avec un ton à l'avance dénégatif, comme pour conjurer la probable réponse : « Vous ne faites pas restaurant? » La femme ne répond pas tout de suite, et le fléau de la

balance oscille entre contrainte et possibilité. Et puis : « Je peux vous faire à dîner. » Elle n'a pas vraiment répondu. Elle ne fait pas restaurant, elle peut vous faire à dîner, d'un merveilleux menu où tout sera bon, car il n'y aura rien à choisir. Vous dînerez à petits coups d'étonnements sereins — excellent ce saucisson... tu as vu la taille du morceau de cantal? Vous n'aurez pas quitté la table ronde un peu rouillée. Le portail va flamber, prendre un ton de corail à l'heure du café. Dore-l'Église. On peut vous faire à dîner.

On n'est pas invité!

On en croise les samedis de printemps. Quand il fait beau, on dit : « Ils ont de la chance. » Mais c'est une bien plus grande chance de ne pas faire partie du mariage. Rien de pire que le bonheur obligatoire. Tout le monde est là gourmé, empesé, en petits groupes souriants et gênés sur l'esplanade de la mairie ou le parvis de l'église. La conversation ne prend pas, car *on attend les mariés*, dans une focalisation si appuyée que leur apparition muselle un peu les commentaires enthousiastes. Après la cérémonie, il y a le soulagement de prendre les voitures. Au moins du mouvement, un bol d'air. Les hommes se précipitent dans un élan qui donne un semblant de souplesse au port amidonné de leur costume. « On vous emmène, Christiane? » Les femmes posent

une main sur leur chapeau. Dans l'habitacle refermé, on va enfin se lâcher à grands coups de klaxon. C'est loin? Non, quelques kilomètres, il y a un jardin au bord de l'eau. Ils y sont venus jeudi prendre les photos.

Après, il y a les petites tables rondes, et, quand on a trouvé son carton, l'inquiétude d'avoir à estimer l'intensité de la contrainte à la lecture des cartons voisins. Ça, c'est quand on est ami seulement, ou dans la famille éloignée. Il va falloir alors lancer à tout moment des c'est joli, des c'est très bon, et des ils sont très beaux, en lançant les prolégomènes d'une conversation artificielle, si éprouvante quand on se dit qu'on ne reverra sans doute jamais ces gens-là, et qu'il faut pétiller d'assentiment juste pour une fois.

Mais c'est bien pire encore quand on est au cœur de la cible. Les mariés ne savent jamais si tout le monde est satisfait, qu'est-ce qu'elle veut ta mère, elle pense qu'il faut qu'on se lève pour aller faire le tour des tables. Avant, après, il y a d'âpres luttes entre les familles à propos du sancerre et du croustillant de foie gras. Le montage vidéo souvenir de l'école de commerce réjouit grandement le côté d'Hélène, mais le côté de

Christophe est plus pincé, on ne le voit presque pas. Après la pièce montée, la sono suscite des commentaires aigres-doux, mais c'est pratique quand on n'a plus rien à se dire, dans le genre 4 × 4 et marathon j'm'éclate, ils sont gratinés ces deux-là.

Ça se passe toujours comme ça. Il fait beau. C'est merveilleux, on n'est pas invité.

Les persistants lilas

Dans une gare de campagne, un simple arrêt, souvent. Depuis longtemps, le bâtiment a cessé d'avoir un employé au guichet, et même un composteur. Il y a certes un abri de verre et d'acier que les lycéens du petit matin dédaignent, parce qu'il a été conçu pour eux, comme si l'on savait comment disposer de leurs attitudes à ce moment précieux où ils jouent leur style, derrière le masque de l'ensommeillement bougon. Avant, il y avait peut-être des bacs à fleurs sur l'appui des fenêtres. Maintenant, l'ensemble a un petit côté délabrement organisé, tags, portes condamnées, peinture qui s'effrite.

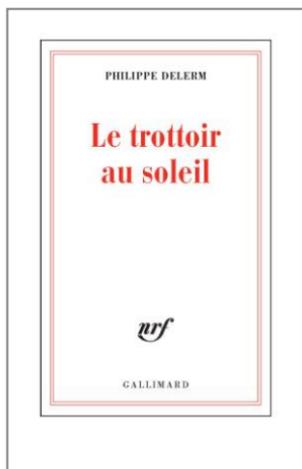
Mais tout au bout du quai, des buissons de lilas poussent, sans excès, comme si une main jardinière venait encore les coloniser.

Aux Éditions Points

MA GRAND-MÈRE AVAIT LES MÊMES : LES DESSOUS
AFFRIOLANTS DES PETITES PHRASES.

Aux Éditions Librio

L'ENVOL suivi de PANIER DE FRUITS.



Le trottoir au soleil

Philippe Delerm

Cette édition électronique du livre
Le trottoir au soleil de *Philippe Delerm*
a été réalisée le 06 décembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070123254).
Code Sodis : N31876 - ISBN : 9782072309557.
Numéro d'édition : 162107.